

Elles ont brassé des affaires

Lucie Desrochers

Numéro 95, 2008

Québec 400 ans : une histoire au féminin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6852ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desrochers, L. (2008). Elles ont brassé des affaires. *Cap-aux-Diamants*, (95), 16-19.

ELLES ONT BRASSÉ DES AFFAIRES



Élise L'Heureux-Livernois (1827-1896). Photographe et administratrice, elle fonde avec son mari, Jules-Isaïe Livernois, la maison de photographie Livernois. Veuve, elle en assume l'administration et le développement avec son gendre et ses fils. (Michel Lessard. *Les Livernois photographes*. Québec, Musée du Québec, 1987, p. 338).

■ PAR LUCIE DESROCHERS

Alors que la Nouvelle-France dépend presque entièrement de la France pour son approvisionnement, ce sont des femmes qui, en grande partie, font fonctionner les petits commerces offrant des objets de la vie courante tels que vêtements, outils, ustensiles, tissus. Jusqu'à présent, à Québec comme ailleurs, elles n'ont cessé d'occuper une place importante, mais très souvent discrète, dans la création et la direction d'entreprises de toutes sortes.

Pourtant, avant 1964, leur statut juridique ne favorisait guère leur participation aux affaires.

En effet, tant la Coutume de Paris que le Code civil du Bas-Canada accordaient aux femmes mariées un statut comparable à celui des mineurs. De fait, elles ne pouvaient, sans l'autorisation du mari, conclure aucune transaction qui dépassait la gestion quotidienne de la maisonnée... et encore. En revanche, les célibataires majeures et les veuves jouissaient d'une autonomie complète. Des femmes ont certainement dû renoncer à leurs ambitions à cause de ces contraintes juridiques.

Presque impuissantes sans l'autorisation du mari, elles pouvaient, avec l'accord de celui-ci, occuper un espace souvent considérable. France Parent, dans un mémoire de maîtrise intitulé *Entre le juridique et le social : le pouvoir des femmes à Québec au XVII^e siècle*, a démontré qu'il était de pratique courante que des épouses agissent devant les tribunaux en tant que chargées de pouvoir de leur mari, autant dans des affaires familiales que commerciales. Aussi, à toutes les époques, un très grand nombre de femmes ont agi aux côtés de leurs maris dans l'exploitation de commerces et d'entreprises de toutes sortes. Leur collaboration dépassait généralement l'assistance au mari attendue d'une bonne épouse. C'est le cas, par exemple, de Jeanne Badeau, épouse d'un maître boucher et propriétaire d'une carrière de pierre à Beauport, qui, au XVII^e siècle, gère au quotidien les entreprises familiales. Le fait que plusieurs épouses ont été en mesure de prendre la relève au décès de leur mari montre à quel point elles étaient intégrées à la gestion des affaires durant leur mariage.

Si plusieurs partagent les activités de leur mari, d'autres exploitent leur propre commerce de façon autonome. Elles sont modistes, chapelières, tailleuses, professeuses de musique, couturières ou blanchisseuses. Elles tiennent des maisons de pension – comme les demoiselles Alice et Lina Thériault qui accueillent plusieurs ouvrières de la Dominion Corset dans leur pension de la rue Saint-Joseph. Elles exploitent des épicerie, des boutiques de vêtements, des cabarets, des débits de boisson – vers 1850, près du tiers de ceux de la rue Champlain sont tenues par des Irlandaises – et même des maisons de débauche. Elles administrent des auberges et des hôtels comme Arthémise Boisvert-Drapeau qui a dirigé, avec son mari, l'hôtel Clarendon pendant 50 ans. Première femme à être décorée de l'Ordre du mérite hôtelier en 1959, elle a rehaussé le prestige de l'hôtellerie et de la cuisine à Québec. On connaît aussi Elizabeth Andrews qui, dans la première

moitié du XIX^e siècle, tenait, rue Champlain, le London Coffee House, réputé pour la qualité de sa cuisine.

Si quelques femmes d'affaires sont mieux connues, dont certaines sont présentées ci-après, c'est qu'elles ont eu la chance d'avoir fait l'objet d'études plus particulières... pas nécessairement parce qu'elles sont objectivement les plus remarquables.

**MARIE-CATHERINE PEUVRET
(1667-1739)**

Marie-Catherine Peuvret est née à Québec d'un père roturier et d'une mère d'origine noble. En 1683, elle épouse Ignace Juchereau Duchesnay, seigneur de Beauport. Lorsqu'il décède, en 1715, il lui laisse onze enfants vivants, dont neuf ne sont pas encore établis. Marie-Catherine Peuvret décide alors d'administrer elle-même la seigneurie. L'historien Benoît Grenier montre, dans sa biographie, à quel point cette décision est exceptionnelle. Si elle avait suivi le modèle traditionnel, elle aurait géré ses affaires en attendant qu'un de ses fils, généralement l'aîné, atteigne la majorité.

La seigneuresse de Beauport sait ce qu'elle veut : assurer la prospérité de sa seigneurie et préserver la noblesse de sa famille par le mariage de ses enfants. Si elle a bien réussi dans ses objectifs économiques, elle a dû faire preuve de fermeté pour atteindre son objectif social. Son fils Antoine, pressenti comme successeur, contrarie sérieusement sa mère lorsqu'il projette d'épouser la fille d'un habitant. Marie-Catherine Peuvret, par un acte notarié, l'écarte de sa succession s'il persiste dans son projet. Elle consentira à revenir sur sa décision seulement lorsque Antoine aura épousé Françoise Chartier de Lotbinière, issue de l'une des plus illustres familles de la colonie.

Marie-Catherine Peuvret a déjà 71 ans lorsqu'elle confie l'administration de la seigneurie à son fils Antoine... et encore, contrairement à l'usage courant, au lieu de lui céder la seigneurie de plein droit, elle ne lui en transmet que la gestion par un bail de trois ans.

**MARIE-ANNE BARBEL-FORNEL
(1704-1793)**

Les femmes d'affaires, comme Marie-Anne Barbel, ne sont pas l'exception à Québec au XVIII^e siècle. L'historienne Liliane Plamondon s'est intéressée à elle, montrant qu'elle se distingue par l'ampleur et la variété de ses activités commerciales. Marie-Anne est née à Québec dans une famille commerçante aisée. Son mari, Jean-Louis Fornel, appartient au même milieu. Durant leur mariage, ils mènent ensemble, à partir de leur établissement de la place Royale, leur entreprise de traite des fourrures sur la côte du Labrador. Lorsque son mari s'absente pour des expéditions, Marie-Anne, dotée d'une pro-



curation, assume la gestion totale et entière des affaires. Ce type de délégation n'est pas rare, mais le couple Barbel-Fornel fait exception puisque, même lorsqu'il est à Québec, Jean-Louis Fornel dote sa femme d'une procuration afin qu'elle agisse en son nom dans différentes affaires.

À la mort de son mari, elle décide de poursuivre les activités commerciales qui ont assuré jusque-là la prospérité de la famille. Bénéficiant de la faveur de personnages haut placés dans l'administration, notamment de l'intendant François Bigot, elle donne de l'expansion à l'entreprise, s'adonnant, en plus de la traite des fourrures, à la chasse aux loups marins et à la pêche à la morue.

Dans les années 1750, la présence des Anglais dans le golfe du Saint-Laurent, la guerre, la rareté de l'argent, les machinations de la *clique du château* et la cession du Canada finissent par compromettre l'aisance qu'elle avait procurée à sa famille.

■ Maisons Barbel et Fornel sises aux 5 et 7, place Royale et aux 9 et 11, place Royale. La maison Barbel a été construite en 1754 et 1755 par Marie-Anne Barbel, veuve de Louis Fornel. La maison Fornel fut agrandie par Jean-Louis Fornel en 1724 et il y ajoute deux voûtes dix ans plus tard. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, Ph. 2002-1778).

■ Hôtel Clarendon. Pendant 50 ans, Arthémise Boisvert-Drapeau dirige l'hôtel Clarendon avec son mari. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, Ph. 1993-1013).



MARIE-LOUISE HAMEL-PAQUET
(1821-1910)

Marie-Louise Hamel est née à L'Ancienne-Lorette. Avant son mariage avec Zéphirin Paquet, en 1843, elle travaille dans le magasin d'une dame, rue du Pont. Elle fréquente l'école pendant seulement huit mois, son mari n'y allant pas du tout. Cependant, tous les deux savent compter! Zéphirin Paquet devient, en quelques années seulement, le premier laitier de Québec. Ses installations sont détruites lors de l'incendie du faubourg Saint-Jean en 1845, mais il se réinstalle aussitôt et ses affaires continuent de prospérer.

Pour aider son mari à rembourser plus rapidement ses créanciers après l'incendie, Marie-Louise Hamel ouvre, dans une partie de la maison familiale, un petit magasin où elle vend des chapeaux et d'autres accessoires qu'elle confectionne en bonne partie elle-même. Son inventaire augmente rapidement pour répondre à la demande des femmes du quartier qui prennent l'habitude d'acheter chez elle.

En quelques années, ses profits dépassent ceux de laiterie, si bien que Zéphirin Paquet abandonne le commerce du lait en 1849. Marie-Louise apprend alors à son mari à juger de la qualité des tissus et lui présente ses fournisseurs. De déménagements en agrandissements, le magasin Paquet devient la première maison de commerce de détail de Québec. Laborieuse et active, Marie-Louise Hamel, est surtout présente au début du commerce. Elle mène ses affaires, comme il se doit, sans négliger ses devoirs de mère de onze enfants et d'épouse.

ÉLISE L'HEUREUX-LIVERNOIS
(1827-1896)

À peu près à la même époque, un couple entreprenant met sur pied le plus important studio de photographie à Québec, la maison Livernois. Lorsque Élise L'Héroult, dit L'Heureux, fille d'un cordonnier de la basse-ville, revient à Québec avec sa famille, elle a déjà une vie mouvementée derrière elle. Son mari, Jules-Isaïe Livernois, toujours à la recherche de la bonne affaire,

avait même laissé femme et enfants pour tenter sa chance jusqu'en Californie. Malheureusement, en 1854, il en revient ruiné et malade.

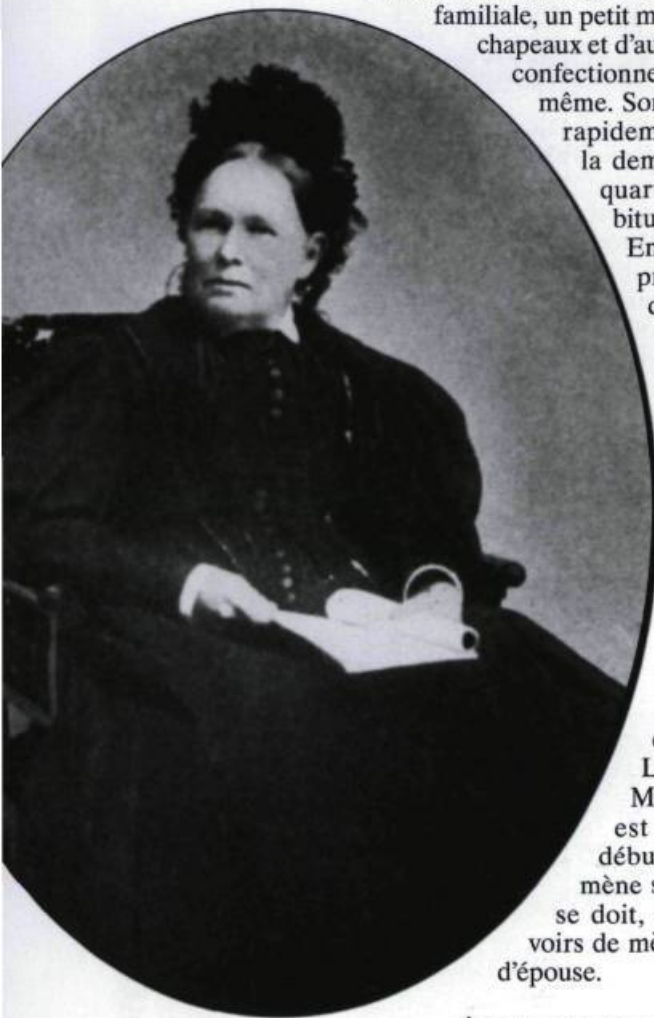
Le couple s'installe alors à Québec où Jules-Isaïe Livernois fonde différents commerces. Élise L'Heureux, elle, s'occupe de l'atelier de photographie aménagé dans la basse-ville. Bientôt, Livernois liquide ses autres commerces et se consacre, avec sa femme, à la photographie. À son sujet, Michel Lessard écrit : « Quiconque examine les différentes transactions ou les mouvements de famille depuis le début du studio verra en Élise L'Heureux-Livernois une femme forte, déterminée et entreprenante. On ne peut nier qu'elle occupe une part au moins égale, sinon supérieure, à celle de son époux dans la mise en place et le développement de la pratique photographique des Livernois ». L'inscription du studio dans l'annuaire de Québec de 1857-1858 parle en effet d'elle-même : « Livernois, M. et M^{me}, photographes... ». Michel Lessard se demande même si elle n'aurait pas, la première, appris la technique photographique pour ensuite initier son mari. Artiste photographe accomplie, elle s'occupe autant de la chambre noire que du montage. Elle se reconnaît par ailleurs des talents particuliers pour photographier les enfants.

En 1865, Jules-Isaïe Livernois décède. Il n'a que 35 ans. Cinq jours après l'enterrement de son mari, Élise L'Heureux fait paraître une annonce dans le *Journal de Québec* indiquant son intention de prendre elle-même la direction de l'atelier de photographie. Puis, quelques mois plus tard, elle s'associe avec son gendre, le photographe Louis Bienvenu, société qui sera ensuite élargie aux fils Livernois.

MALVINA RACICOT-LÉPINE
(VERS 1844-1937)

En 1870, Malvina Racicot épouse Germain Lépine, fils du fondateur de la maison funéraire. Ils auront seize enfants. Tout en élevant sa famille, elle s'occupe, avec son mari, de l'entreprise familiale. Lorsqu'il décède, en 1917, elle a déjà 63 ans. Aidée de ses sept fils, elle tiendra solidement les commandes de l'entreprise jusqu'à sa mort, en 1937, à l'âge de 83 ans.

En mai 1914, avec son mari, elle doit mobiliser toutes les ressources disponibles pour prendre en charge les victimes du naufrage de *l'Empress of Ireland*. En 1918, c'est comme responsable de la maison qu'elle fait face à l'épidémie de grippe espagnole qui emporte plusieurs centaines de personnes en quelques semaines. Elle apportera par ailleurs des innovations importantes dans l'entreprise, comme en 1919, lorsqu'elle met sur pied un service d'ambulance hippomobile. L'année suivante, elle introduira l'ambulance automobile. Puis, en 1921, elle est fière d'offrir à sa clientèle un corbillard automobile. Cette même année, elle forme, avec ses fils, une compagnie qu'elle préside.



Marie-Louise Hamel (1821-1910). Vers 1845, elle ouvre, dans sa maison, un petit magasin qui est à l'origine de la compagnie Paquet. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).

**DIANA BOILARD-VAILLANCOURT
(1881-1950)**

Lorsque Joseph Vaillancourt décède, en 1912, sa femme, Diana Boilard, est enceinte de son huitième enfant. Il lui laisse un commerce de pâtisserie, confiserie et boulangerie, situé rue Saint-Joseph. Avec l'aide de sa sœur, Noéma, Diana prend en charge l'entreprise. Elle choisit de se spécialiser dans la fabrication de gâteaux puis innove en remplaçant le cheval par le camion pour la livraison. Une période d'expansion s'annonce lorsqu'elle associe ses quatre fils à l'entreprise. En 1942, alors qu'elle est toujours à la direction, ses fils Charles et Antonio fondent une nouvelle entreprise, les Produits Diana, afin de reprendre la production du pain. Ce sont eux qui mettent sur le marché le pain Diana, une nouveauté avec son emballage de cellophane.

ET COMBIEN D'AUTRES ENCORE?

Plusieurs autres femmes se trouvent derrière des entreprises réputées de Québec. On pourrait ajouter Margaret Garthwaite, qui, au XIX^e siècle était propriétaire de la célèbre maison de harnais et de bagages S. Fisher & Sons dans la côte de la Fabrique. Au XX^e siècle, on pourrait aussi mentionner Anna Diesbourg (1871-1955), fondatrice de l'épicerie fine Bardou, de la rue Couillard et Suzanne Lagueux-Couture qui ouvre, dans les

années 1940, les Créations Suzanne, rue Saint-Jean. Même si on ajoutait l'architecte Henriette Barrot-Chênevert qui, à partir de 1952, dirige l'important cabinet d'architectes fondé par son mari, Raoul Chênevert, on n'en serait toujours qu'au début d'une longue liste de femmes dynamiques et entreprenantes. Et cette histoire est loin d'être terminée... les femmes continuent en effet à brasser d'importantes affaires à Québec. ♣

Lucie Desrochers est chercheuse autonome en histoire et en condition féminine.

Pour en savoir plus :

Benoît Grenier. *Marie-Catherine Peuvret, 1667-1739 : veuve et seigneuresse en Nouvelle-France*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 2005, 257 p.

Germain Lépine. *Le carré Lépine. 130 ans de services funéraires*. [s.l.], 2006, 80 p.

Michel Lessard. *Les Livernois, photographes*. Québec, Musée du Québec, 1987, 338 p.

Liliane Plamondon. *Une femme d'affaires en Nouvelle-France, Marie-Anne Barbel*, [thèse de maîtrise], Québec, Université Laval, 1976, 115 p.

Zéphirin Paquet. *Sa famille, sa vie, son œuvre. Essai de monographie familiale*, Québec, [s.e.], 1927, 374 p. Document disponible sur le site Web www.nosracines.ca.

**Redécouvrir
Le Québec**



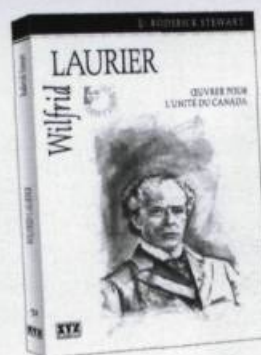
Cartes postales "Collection Art"
Plus de 300 modèles disponibles

EN VENTE AUX ENDROITS SUIVANTS

- Boutique du collectionneur TPM (Fleur-de-Lys)
- Les librairies Pantoute (St-Jean et St-Joseph)
 - MéloMag (rue Maguire)
 - Jac & Gil (Place d'Youville)
- Librairie du Nouveau-Monde (Rue St-Pierre)
 - Musée de la Civilisation
 - Centre d'interprétation Place Royale

Les grandes figures

XYZ
éditeur



« Sur mon honneur, je m'engage à consacrer ma vie à la cause de la conciliation, de l'harmonie et de l'entente au sein des différents éléments de ce pays qui est le nôtre. »

Wilfrid Laurier

Roderick Stewart

Wilfrid Laurier
Œuvrer pour l'unité du Canada

Récit biographique traduit
de l'anglais par Hélène Rioux

192 p., 18 \$



XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca